

DIAL D 69 BRESIL: REACTIONS AU CONFLIT DE MATAPIRUMA (1)

170, BOULEVARD DU MONT-PARNASSE  
75014 PARIS - FRANCE  
TÉL. 320.36.20  
C. C. P. 1248-74 N PARIS

"Lettre du Conseil presbytéral du diocèse de Olinda et Recife à ses frères dans la foi",  
rendue publique le 12 décembre 1972

Matapiruma, un appel à notre conscience de pasteurs.

Le Bulletin diocésain du 17 novembre a rapporté dans le détail les très graves événements qui se sont déroulés dans notre diocèse le 5 octobre dernier. Des paysans ont été attaqués pour le seul fait d'avoir cherché, par des voies strictement légales, à faire valoir leurs droits tels qu'ils sont consignés dans la législation du travail.

Des trois frères qui soutenaient les revendications de 72 travailleurs, l'un est mort (père de dix enfants en bas-âge), un autre est gravement blessé, et le troisième, blessé également, est en fuite.

Voilà le fait auquel est aujourd'hui affrontée notre conscience de pasteurs.

C'est vrai que des actes de violence sont chaque jour perpétrés. Mais Matapiruma doit retenir notre attention parce qu'il met en lumière les conditions dans lesquelles vivent les premiers destinataires de l'action évangélisatrice et pastorale: les pauvres.

Nous sommes tous convaincus que l'évangélisation et la promotion humaine sont étroitement liés. Pour travailler à sa promotion, pour parvenir à sa condition de personne adulte, l'homme doit pouvoir agir, assumer ses responsabilités, prendre des initiatives, avoir la possibilité de s'associer, s'affirmer dans la vie sociale et dans la solidarité de groupe.

C'est cela que quelques travailleurs, membres de notre Eglise, ont voulu faire à la sucrerie Matapiruma, en accord avec les orientations sociales des papes et du Concile Vatican II, ainsi qu'avec la législation brésilienne. Ils viennent de payer par leur sang cet effort de promotion humaine et chrétienne.

Leur sang versé n'est-il pas le cri de ceux qui manquent du minimum de conditions permettant la promotion des pauvres et donc l'évangélisation?

Essayons d'analyser la situation.

La première évidence qui s'impose est la dépendance quasi totale dans laquelle se trouve la masse des pauvres par rapport à une minorité qui dispose des moyens de production, de culture, d'influence et de répression.

Deuxième évidence: la masse des gens accepte cette dépendance comme une situation normale, conséquence de l'ordre naturel créé par Dieu et impossible à modifier. Elle vit sans l'espoir d'un avenir meilleur (si ce n'est celui du ciel après la mort). Les conditions dans lesquelles vit et travaille la masse contribuent à faire naître en elle une vision de la réalité d'après laquelle les rapports entre les personnes sont essentiellement des rapports de dépendance, et la situation actuelle une simple continuation de celle de l'esclavage. Les paysans trouvent normal que, dans ce système,

ils soient davantage estimés d'après ce qu'ils représentent de force physique que d'après ce qu'ils valent comme personne humaine.

Dans ces conditions, la promotion humaine et chrétienne de la masse des gens est presque impossible. Nous disons "presque", car il peut y avoir des paysans capables de surmonter la peur par l'affirmation de leur propre personnalité et de leur solidarité envers les autres. Des hommes issus de la masse, auxquels faisait allusion Jean XXIII: "A mesure que l'homme devient conscient de ses droits, germe comme nécessairement en lui-même la conscience d'obligations correspondantes: ses propres droits, c'est avant tout comme autant d'expressions de sa dignité qu'il devra les faire valoir, et à tous les autres incombera l'obligation de reconnaître ces droits et de les respecter" (Pacem in terris, n° 44).

A la sucrerie Matapiruma, un paysan est mort et d'autres ont été blessés parce qu'ils s'étaient engagés sur le chemin de la promotion soulignée par Jean XXIII.

Les représentants de la minorité, qui détiennent le pouvoir de décision, ont voulu les maintenir dans une situation de dépendance totale et dépersonnalisante. Ils ont eu recours à la violence sanglante; ils se sont servis pour cela de personnes qui, de par leur profession, devraient être au service de la société toute entière et non pas au service d'une minorité privilégiée. Après avoir perpétré leur acte criminel et illégal, ils parviennent encore à bénéficier de la complicité de personnalités haut placées; à étouffer le crime en laissant la famille dans l'ignorance du lieu où ils ont déposé le corps de la victime, et en inspirant la peur chez les gens pour qu'ils ne parlent pas. Tout cela est arrivé à des paysans qui avaient mis leur confiance dans la législation du pays.

Mais cette confiance elle-même est considérée comme un crime puisque, deux mois après les événements, le paysan blessé est toujours en prison et le criminel en liberté.

Nous, pasteurs, constatons qu'une minorité inspire de fait la peur dans la masse des gens afin de paralyser tout désir de promotion humaine. Comment peut-on évangéliser un homme auquel est interdite toute perspective de promotion humaine?

Quelle est la valeur d'une pastorale dans laquelle les sacrements ne sont pas présentés comme les signes du salut total de l'homme et de la société?

Les sacrements eux-mêmes ne sont-ils pas parfois un calmant permettant au peuple de supporter leur condition infra-humaine de vie, alors qu'ils devraient les aider à faire naître en eux la volonté de dépasser les obstacles dressés devant le dessein de Dieu: "Faisons l'homme" ?

Ne sommes-nous pas parfois, nous pasteurs de tout le peuple de Dieu, sous la dépendance de la minorité qui cherche à nous faire bénéficier de ses privilèges (par exemple l'aide financière à nos oeuvres d'assistance) afin d'utiliser notre influence contre la promotion de la majorité ?

L'évangélisation à laquelle nous travaillons est-elle un message d'espérance pour les pauvres? Quel est le contenu que nous donnons à cette espérance? Est-ce que notre message est la Bonne Nouvelle selon laquelle le dessein de Dieu: "Faisons l'homme" se réalisera malgré tous les obstacles, parce que Jésus Christ est à l'oeuvre pour la transformation du monde?

"Le Christ, par la Croix et la Résurrection, a brisé le pouvoir du Malin et a libéré ( le monde) pour qu'il soit transformé selon le dessein de Dieu et qu'il parvienne ainsi à son accomplissement" (Gaudium et Spes, n°2).

Comme hommes d'Eglise, de qui nous sentons-nous davantage solidaires? De ceux qui cherchent à s'affirmer aux côtés de la majorité - les pauvres - en s'engageant sur le chemin de la promotion humaine; ou de la minorité qui cherche d'abord le progrès technique et économique dont elle entend être la première bénéficiaire en faisant passer le souci de la masse au second plan?

Jusqu'à quel point acceptons-nous la mise en condition opérée par la minorité pour atteindre ce but:

- l'euphorie devant l'actuel développement technique et économique, en oubliant ceux qui paient le prix le plus fort de ce développement, les pauvres? L'euphorie devant la production effrénée de biens de consommation (le Noël commercial)?
- le conformisme à tout ce qu'il engendre, et qui met en sommeil tout sens critique sain et constructif?
- la peur dont le climat est entretenu par des actes comme celui de Matapiruma?
- l'affaiblissement sérieux des possibilités d'action des groupements sociaux dont parle le Concile Vatican II: "Il faut mettre au rang des droits fondamentaux de la personne le droit des travailleurs de fonder librement des associations capables de les représenter d'une façon valable (...)  
ainsi que le droit de prendre librement part aux activités de ces associations, sans courir le risque de représailles" (Gaudium et Spes, n°68,2).

Matapiruma n'est-il pas un signe des temps réclamant toute notre attention de pasteurs du peuple de Dieu?

L'évangélisation peut-elle être valide si elle fait abstraction de la situation réelle dans laquelle vivent les gens?

Qu'allons-nous faire?

Par où allons-nous commencer?

-----

(Traduction DIAL - En cas de reproduction nous vous serions obligés d'indiquer la source "DIAL")